

TRIBUNE DE CAUX

changer

Spécial Europe

UN HÉRITAGE

UNE COMMUNAUTÉ

UNE MISSION

CAUX

Rencontres internationales du Réarmement moral

9 juillet-28 août 1983

Qui se sent responsable du monde de demain ?

Tel est le thème des rencontres internationales de l'été 1983. Celles-ci visent à préparer des hommes et des femmes de tous âges et de tous pays à assumer leur part de responsabilité pour le monde de demain. Cette démarche découle d'une orientation de vie. C'est une discipline qui s'acquiert, un art qui s'apprend.

Les portes de Caux sont ouvertes à tous ceux ou celles qui veulent agir dans cette perspective.

PROGRAMME

- 9-18 juillet **Europe, que fais-tu de ta destinée ?** Les véritables racines de l'Europe. Minorités et communautés étrangères. Les relations intereuropéennes. Les peuples d'Europe au service des autres continents.
- 25 juillet-2 août **La famille : cap sur l'avenir.** La famille, victime passive de la société ou agent transformateur ? Les ingrédients de relations durables. Elever des parents. Les parents et l'école.
- 5-12 août **Les Amériques et l'Europe.** Les changements qu'exige une collaboration authentique. La recherche d'objectifs communs.
- 15-22 août **L'Afrique.** Rencontre animée par des Africains du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, qui font appel à « une révolution morale et spirituelle, comme fondement de l'unité et du progrès ».
- 23-28 août **Une saine économie, quels préalables ?** Une session destinée aux représentants de l'industrie, des syndicats, de la vie politique et économique.

Le programme officiel des rencontres, ainsi que celui des différentes sessions, peuvent être obtenus auprès du secrétariat des conférences

Réarmement moral
CH - 1824 Caux
Tél. 021/634821 (nouveau)

ou, pour la France, à :
Réarmement moral
68 boulevard Flandrin
75116 Paris
Tél. (1) 727.12.64

Le bureau de Paris renseignera aussi les Français qui se préoccupent du règlement de leurs frais de séjour.

(Les places disponibles étant limitées, spécialement en période de pointe, on est prié de s'annoncer dès que possible et au plus tard quinze jours à l'avance au secrétariat des conférences à l'adresse ci-dessus).

**Des choses
bien assurées :**

winterthur
assurances

changer

TRIBUNE DE CAUX

Revue mensuelle
publiée par le Réarmement moral
Commission paritaire de la presse : N° 62060

Responsable de la publication :

Jean-Jacques Odier.

Rédaction et réalisation : Frédéric Chavenne, Philippe et Lisbeth Lasserre, Daniel Mottu, Nathalie O'Neill, Charles Piguët, Philippe Schweisguth, Evelyn Seydoux.

Administration, diffusion : Nancy de Barrau, Maurice Favre, Hélène Golay, Colette Lorain.

Société éditrice : Editions, théâtre et films de Caux S.A., Lucerne (Suisse).

Imprimerie : Publications Périodiques Spécialisées, 01600 Trévoux (France).

France : 68, bd Flandrin, 75116 Paris.

Tél. (1) 727.12.64.

Suisse : Case postale 3, 1211 Genève 20.

Tél. (022) 33.09.20.

ABONNEMENTS ANNUELS (12 numéros)

France : FF 70 ; Suisse : Fr.s. 24. - .

Belgique : FB 520 ; Canada : \$ 17. - .

Autres pays par voie normale : FF 80 ou Fr.s. 27. - . Pays d'outre-mer, par avion : FF 90 ou Fr.s. 30. - . Prix spécial étudiants, lycéens : FF 35 ; Fr.s. 15. - ; FB 225.

Verser le montant de l'abonnement :

France : à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), par chèque bancaire, ou par C.C.P. 32 726 49 T, La Source.

Suisse : à « Changer », C.C.P. 12-755, Genève.

Belgique : au Réarmement moral, 123, rue Th.-De-Cuyper, Bte 39, 1200 Bruxelles, C.C.P. 000-057 81 60-40 Bruxelles (avec la mention « abonnement Changer »).

Canada : par chèque bancaire au nom de « Tribune de Caux », 387, chemin de la Côte Sainte-Catherine, Montréal, Québec H2V 2B5.

Zone franc d'Afrique : par mandat de 4 250 francs CFA (abonnement avion) ou 3 900 francs (par voie maritime) à « Changer » (68, boulevard Flandrin, 75116 Paris), C.C.P. 32 726 49 T La Source France.

Que veut le Réarmement moral ?

La refonte de la société ne peut s'opérer en définitive que par la transformation des hommes. Tel est le principe.

Une école du changement où les hommes apprennent à rechercher la volonté divine, à respecter les valeurs morales et à les rendre contagieuses. Tel est le cheminement.

Des équipes agissantes s'efforçant d'établir un dialogue fécond là où règne l'antagonisme, de guérir les hommes de leurs préjugés et de leurs haines jusque dans l'arène sociale et politique ou dans les relations internationales. Telle se présente l'action sur le terrain.

Conçu à l'origine et poursuivi depuis plusieurs décennies par des personnes animées par l'idéal chrétien, le Réarmement moral se veut ouvert à des hommes de toutes croyances dans un respect mutuel et en vue d'un combat commun pour un avenir meilleur.

Médias

Une lettre parue dans le journal anglais *Radio Times* met en lumière le rôle des médias dans le rapprochement des peuples européens. Remerciant la deuxième chaîne de la B.B.C. d'avoir diffusé une série de reportages sur la France, un téléspectateur du Devonshire avoue : « A part les moments de satisfaction que j'éprouve à la pensée de la volée que nous leur avons infligée à Waterloo..., je ne consacre normalement pas beaucoup de mon temps à penser aux Français.

« Mais ma perspective a changé, écrit-il, quand les caméras de la B.B.C. se sont pointées avec amour vers ces paysages à vous couper le souffle, vers ces magnifiques bâtiments et... vers les Français. Ils sont humains et

ils me plaisent !

« Faites-nous voir davantage, s'il vous plaît, les autres peuples ! »

Exemple isolé ? Nous ne le pensons pas. Même si les relations entre l'Eire et la Grande-Bretagne n'en ont pas été résolues pour autant, la grande série historique sur l'Irlande qui a été projetée il y a un an ou deux à la télévision britannique a, paraît-il, profondément touché l'opinion publique, souvent peu informée sur les souffrances passées de leurs voisins.

Et n'oublions pas, bien sûr, cette fresque cinématographique sur le mahatma Gandhi qui fait battre dans nos veines le pouls du peuple indien.

Il faut sans doute, de la

Spécial Europe

En préparation de la rencontre de Caux sur l'Europe et son destin, Changer consacre ce numéro entier à l'héritage et à la mission de notre continent. On y trouvera des réflexions et des témoignages qui nous sont parvenus de divers pays.

Notre couverture : la carte reproduite allie avec candeur des phases bien diverses de l'histoire européenne. Le document dont elle fait partie est censé représenter le partage de la terre aux trois fils de Noé, l'Europe revenant à Japhet. Mais Lutèce, Moskou et Bysance semblent déjà solidement implantées !

part des journalistes et des réalisateurs de programmes, beaucoup d'imagination et de conviction intérieure pour rendre les qualités des autres

peuples aussi attrayantes que leurs défauts ou pour faire naître la sympathie plutôt que de confirmer les préjugés. Mais cela en vaut la peine.

Drogues

La commission fédérale sur la drogue en Suisse vient de publier son rapport : selon les chiffres de 1979, l'alcool tue dix fois plus que les drogues illégales ; le tabac davantage encore. Le rapport comprend dans le terme *drogue* toutes les compensations du vague-à-l'âme, les tranquillisants et

même le chocolat et la télévision, quand on en abuse, bien sûr. Les remèdes proposés ? Le resserrement des liens familiaux, des relations sociales plus humaines, de nouvelles raisons de vivre. De quoi nous occuper tous, quoi !

Méridien

A TRAVERS CHAMPS

Un trou dans la haie

Pour aller bavarder un moment avec notre vieux copain Octave Léger, qui est devenu presque invalide, c'est un peu long par la route... Mais c'est vite fait en coupant à travers les pâtures de notre bon voisin Desloges, grâce à un trou dans le pied de sa haie, juste assez large pour le passage d'un sanglier ou d'un homme.

Avant l'apparition des clôtures en fil de fer barbelé, la haie taillée d'érable champêtre, de charme ou de hêtre, surmontée ça et là d'un frêne ou d'un orme, avait l'avantage de couper un peu le vent et d'abriter le bétail.

Tandis que les nations modernes délimitent leur territoire par des frontières et des douanes, celles qui se disent « progressistes » cherchent à mettre leur idéologie et le bonheur qu'elle procure à l'abri des fuites, de la concurrence et des contaminations par des réseaux de barbelés sous le feu des mitrailleuses.

Ces empires fermés s'ouvriraient plus facilement sur le vaste monde si les nations de la vieille Europe plantaient des haies sur leurs limites, à travers lesquelles passer commodément pour se retrouver entre voisins et mettre en commun ses soucis et ses espoirs, ses échecs et ses progrès...

Pourquoi ne pas faire de l'Europe un village et de nos frontières des haies, avec des trous aux bons endroits par lesquels passer au plus court ?

Philippe Schweisguth

BOITE A LETTRES

A propos du temps choisi

Suite à l'article *Pour une autre gestion du temps*, paru dans notre numéro de mars, un lecteur vaudois attire notre attention sur les expériences françaises qui vont dans le même sens que celles relatées par M. Willi Haller. Un article de Pierre Drouin, paru en première page du *Monde* du 2 avril, traitait en effet de la « Stratégie du temps de travail » avec exemples à l'appui.

« Quelques jours plus tard, dans le même journal, ajoute notre correspondant, Paul Fabra mettait cependant en garde contre l'illusion que le partage du travail allait venir à bout du chômage.

« L'économiste Alfred Sauvy s'en prenait, quant à lui, à d'autres illusions et préjugés dans le même journal (12, 13 et 14 avril). D'abord l'illusion, tentante, du nombre excessif des hommes. (Ce ne sont pas les pays les plus peuplés qui ont le

taux le plus élevé de chômage). Les illusions contre la machine (en particulier l'électronique) accusée à tort de réduire le nombre des emplois. L'étude des chiffres des cent dernières années prouve que c'est le contraire qui se produit. Alfred Sauvy rejoint bien les idées de M. Haller lorsqu'il pourfend ensuite les rigidités actuelles en matière de durée du travail et de droits acquis.

« Quel dénominateur commun à ces opinions parfois contradictoires ? La valeur de toute initiative nouvelle et imaginative, même individuelle, visant à s'attaquer à un fléau collectif. Comme le dit Alfred Sauvy : « L'optique courante, simpliste à souhait, conduit à raisonner en termes globaux, en milliards de francs et en millions d'hommes, comme s'ils étaient interchangeables. Les hommes ne s'additionnent pas, mais se complètent. »

« On ne naît pas européen »

par Charles Danguy

MALGRE tous les efforts déployés pour multiplier les échanges entre nos pays, le sens de responsabilité vis-à-vis de l'Europe ne nous est pas naturel. On ne naît pas européen, on le devient.

Pour ma part, bien qu'issu d'une famille comprenant une branche allemande, j'ai dû faire face à une méfiance profonde envers l'Allemagne. D'une façon étonnante, j'en ai été libéré au début des années soixante le jour où j'ai dû servir d'interprète à deux ménages allemands en visite à Marseille. Depuis, mon « moi allemand » fait partie intégrante de ma personnalité, dont il est un élément créateur et les tiraillements intérieurs ont disparu. Cette expérience m'a sans doute aidé à accepter avec ma femme un appel qui nous a conduits à nous installer en Lorraine.

Dépassement

Habiter cette partie de l'Europe nous a permis de découvrir d'une façon tangible un des aspects de la construction européenne : les institutions de la Communauté et du Conseil de l'Europe. Vivre dans une région charnière exige de nous un dépassement constant de notre propre environnement historique et éducatif. L'élection, en 1979, au suffrage universel, d'un parlement composé de députés venus de dix pays, aux cultures très variées, représente la somme de tels dépassements, une étape décisive vers l'aboutissement des démarches courageuses que les « pères de l'Europe » avaient entreprises dans les années cinquante. Vu de l'extérieur, ce parlement ne semble pas détenir de grands pouvoirs. Le fonctionnement de la Communauté semble lourd. C'est un peu comme les deux parties d'un iceberg : le plus important, me disait un député au Parlement européen, c'est le côtoisement, semaine après semaine dans les commissions, mois après mois en séance plénière, d'hommes et de femmes de dix nations, de partis politiques différents. Un travail que l'on ne peut mesurer qu'avec le temps et qui est imperceptible à celui qui se contente des apparences extérieures. « Si l'Europe n'a plus, dans le monde d'aujourd'hui, les moyens d'exercer un pou-

voir, affirmait récemment un fonctionnaire européen, n'a-t-elle pas une responsabilité accrue, celle de transmettre l'art de vivre communautaire dont le monde a justement besoin ? »

Lors de mes visites au Parlement européen, je suis stimulé non pas tant par ses débats, dont certains demandent la connaissance de dossiers très complets, mais par mes entretiens avec des hommes et des femmes qui, dans leur grande majorité, donnent le meilleur d'eux-mêmes.

Ces lignes ne cherchent pas à faire l'apologie d'une institution dont la plupart des pays européens ne font d'ailleurs pas partie : elles cherchent plutôt à évaluer les résultats d'un cheminement plus profond. Choisi parmi bien d'autres, évoquons l'exemple de deux Français.

Un moment de l'histoire

En 1942, un de mes amis lorrains rencontrait Robert Schuman, alors en résidence surveillée en Allemagne. Celui-ci lui exprima sa conviction qu'il fallait se préparer à la réconciliation avec les Allemands et qu'elle devrait se faire dès la fin de la guerre. De son côté, Jean Monnet avait écrit en 1943 qu'une fois la guerre gagnée, il faudrait éviter l'erreur des alliés en 1918, qui avaient traité l'Allemagne en nation vaincue ; il faudrait au contraire la traiter en égale. Plus que la convergence de pensée entre ces deux hommes, c'est leur rencontre qui fut remarquable. Schuman sut reconnaître la force des idées dont Monnet était porteur, et l'opportunité d'un moment de l'histoire. Il en découla la déclaration historique du 9 mai 1950 qui institua la Communauté européenne du charbon et de l'acier.

L'historien Henri Rieben, qui dirige à Lausanne l'institut où se trouvent les archives de Jean Monnet, sait faire vivre celles-ci pour ses visiteurs du monde entier. Le jour où nous y étions, trois universitaires nord-Coréens étaient de passage. Le professeur Rieben souligna pour nous le rôle que Caux avait joué

dans la construction de l'Europe : il se référa au « génie géopolitique » de Frank Buchman qui avait su inclure l'Allemagne à la fin de la deuxième guerre mondiale et aux initiatives qui suivirent dès 1947. « Une page nouvelle de l'histoire a été écrite par cette action, nous a-t-il dit, un travail sur le terrain, plus important que tout le reste. »

« Oser l'impossible »

Ce numéro de *Changer*, consacré à l'Europe, veut aussi refléter la pensée de personnes habitant d'autres continents. Un ami libanais écrit : « Il y a un aspect de l'Europe que les Européens ne connaissent pas, mais que nous, Orientaux, connaissons. Je veux parler de ces Européens et Européennes qui ont quitté leur pays d'origine pour venir s'installer dans nos pays orientaux, mus par le désir de servir nos peuples pour l'amour de Dieu. Une religieuse française, qui a passé des dizaines d'années au Liban et en Orient, me disait à l'hôpital où elle venait de subir une transfusion sanguine à la suite d'une blessure causée par un éclat d'obus : « Enfin, je suis Libanaise par le sang. » Oui, nous connaissons ici l'Europe, surtout à travers ces « vies données » au service des autres. Nous voudrions que les Européens connaissent cet aspect d'eux-mêmes, qu'ils retrouvent une immense foi en eux-mêmes comme nous avons foi en eux. »

Ces pages ne cherchent pas à nous enfermer dans nos frontières ; au contraire, elles doivent nous aider à mieux vivre nos responsabilités face au monde. La rencontre qui aura lieu à Caux en juillet, et la succession d'initiatives dans laquelle elle s'insère, poursuivent le même but.

Une députée communiste italienne à Strasbourg nous disait un jour que Robert Schuman avait « osé l'impossible ». De son côté, lors de notre visite à son centre, le professeur Rieben nous mettait au défi de regarder vers l'avenir et d'imaginer ce qui pourra sortir de cette rencontre de Caux et qui sera déterminant pour tout notre continent.

Ce que nous pouvons accomplir ensemble dépendra, en fin de compte, de l'engagement de chacun.

Une histoire d'amour

par René Lejeune*

Nous avons demandé à une Méditerranéenne, Mme Guisan-Démétriades, de Lausanne, Grecque d'origine, et à un Lorrain, M. René Lejeune, leurs réflexions sur l'Europe. Si leurs textes suivent parfois des lignes parallèles, ils nous apportent sur les fondements de la pensée européenne et sur les besoins primordiaux de notre continent des éclairages bien distincts. L'article de Mme Guisan figure en page 8

la notion de l'Ame, à travers laquelle l'homme comprendra plus aisément qu'il est « fait à l'image de Dieu ».

Ainsi l'Europe n'est-elle pas un surgissement spontané et isolé. L'essentiel de

son être lui est venu des terres ensoleillées de l'Orient. La jeune fille Europe, image païenne, présage à travers le miroir brisé de son symbole l'ordre divin du Sinaï et des Béatitudes.

L'espace de la douceur de vivre

Parmi les continents, l'Europe est la seule à révéler, dans son nom même, la passion amoureuse. Et ce symbole original est, en plus, magnifié par une histoire d'amour avec la nature.

Songe-t-on assez à l'idéale insertion géographique de ce petit « cap de l'Asie », entre les latitudes nord 35 et 75 ? C'est l'espace de la douceur de vivre avec ses deux gigantesques systèmes de chauffage : au sud, les vents originaires du Sahara, attédis par leur passage sur la mer ; à l'ouest, le vaste courant d'eau réchauffé dans le golfe du Mexique, qui vient caresser de ses puissantes thermies nos

Chacun connaît sa propre maison, de la cave au grenier. Une maison est « vécue », comme on vit un climat, un village, un métier ou une éducation. L'Européen a-t-il une expérience vécue de sa maison « Europe » ?

L'Europe, c'est d'abord une belle histoire d'amour, celle du mythe d'une jeune fille enlevée sur la rive orientale de la Méditerranée, et transportée en Crète où elle devient reine. Il est important de se souvenir des origines de la princesse Europe. C'est du Levant qu'elle est venue. Et des régions orientales du vaste bassin qui porte le nom prédestiné « du milieu de la Terre » elle apporte les quatre « A », ces richesses royales que sont l'Alphabet, multiplicateur de la mémoire vivante dans le temps et l'espace ; l'Argent, stimulant considérable des échanges ; l'Araire, pour multiplier les nourritures terrestres ; enfin

* Président de l'Institut Robert Schuman pour l'Europe.

Un supplément d'âme

Pierre Deschamps, député belge au Parlement européen a téléphoné de Strasbourg, à l'issue d'un débat de l'Assemblée européenne pour dicter le texte ci-dessous à la rédaction de Changer

Trois cents millions d'Européens souffrent aujourd'hui « d'insuffisance d'Europe ». Certes, beaucoup d'entre eux ne s'en rendent pas compte. Mais leur attitude devant les événements qui les touchent directement le démontre à suffisance : c'est de plus d'Europe qu'ils ont besoin.

Veut-on un exemple actuel et combien grave, puisqu'il a soulevé une tempête de questions, d'inquiétude et d'indignation ?

Je parle des déchets de dioxine de Seveso. Le Parlement européen vient d'en discuter. Et qu'a-t-on constaté ? Qu'unaniment les députés estimaient qu'un tel problème ne pouvait trouver de solution satisfaisante au niveau des Etats par des mesures purement nationales. Même ceux qui se prononcent le plus ouvertement contre l'Europe et l'extension de ses pouvoirs en sont convenus : il faut, si l'on veut éviter le renouvellement de pareilles tragédies, donner aux instances européennes plus de moyens législatifs, plus de caractère contraignant aux décisions communautaires, plus de rouages de surveillance. Mais, pas plus dans ce cas que dans

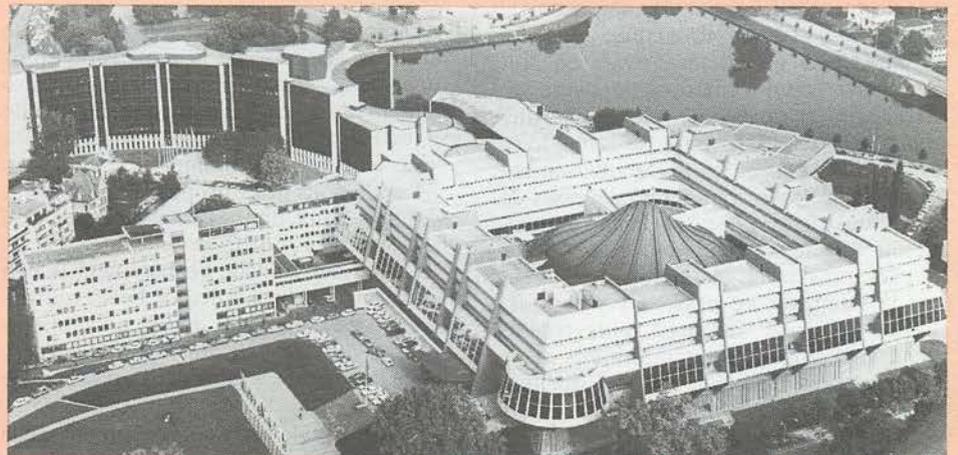
des centaines d'autres, les règlements, les structures et les contrôles ne suffiront. C'est au niveau des hommes, de la conscience des responsables qu'il faut changer.

Ce qui manque à l'Europe, c'est surtout

le supplément d'âme dont parlait Bergson. La plupart des problèmes politiques proviennent, d'ailleurs, d'un déficit spirituel. Si on continue à ne compter bâtir l'Europe que sur des réalités matérielles, économiques, financières, etc., si nous ne créons pas à côté, au-dessus de ces préoccupations matérielles, un vaste mouvement spirituel qui touche l'esprit, l'âme des Européens, l'Europe ne progressera pas. Elle risque au contraire de se dissoudre.

A nous de donner à cette Europe le souffle salutaire qui la sauvera et en fera un élément salvateur pour le monde.

Pierre Deschamps



Le palais de l'Europe à Strasbourg, où siègent alternativement le Parlement européen (dix nations) et le Conseil de l'Europe (vingt-deux nations, dont la Suisse).

rives occidentales. Enfin, des chaînes de montagnes orientées avec bonheur, au nord, contre les froids polaires. Europe, terre ô combien privilégiée !

Cet espace si fécond pour la nature a produit des fruits de l'esprit en quantités exceptionnelles. Des fruits merveilleux ! Mais aussi quelques-uns qui sont amers et vénéneux.

Les quatre ordres de l'esprit européen

Au long de son cheminement trois fois millénaire, l'Europe a révélé progressivement les quatre ordres qui structurent son être.

Ordre intellectuel, d'abord.

Au cours du premier millénaire avant J.C. a commencé par se déployer un intense et prodigieux chatolement de l'esprit. C'est en un point précis que commence la haute et douloureuse aventure de l'esprit européen. C'est à Athènes que naît la dialectique occidentale. Depuis lors, l'incessant questionnement d'une pensée humaine inquiète, méfiante, sceptique, toujours insatisfaite par les réponses de plus en plus subtiles qu'elle se donne, se développe en un interminable tourbillonnement. L'esprit est ravi – et parfois effrayé – par les horizons et les abîmes qui ne cessent de s'ouvrir dans cette inépuisable quête du sens de la vie.

L'ordre structurel forme la seconde colonne de ce temple de l'esprit qu'est l'Europe. Ordre édifié, pour l'essentiel, par la Rome antique. Le génie romain s'empare des feux jaillis de l'intellect grec, les ordonne, les érige en système, les structure. La Rome antique organise la société sur la base du droit. Elle organise l'espace dans de formidables réseaux de communication ; elle parsème son Empire d'édifices fonctionnels et harmonieux.

Cette ordonnance structurelle révèle déjà fortement la puissance naissante de l'outil avec lequel il s'édifie : *l'ordre technologique* qu'Athènes avait de son côté porté à un remarquable degré de savoir-faire et de beauté avec le Parthénon. Il éclatera, dans toute sa force, avec les cathédrales, et plus fabuleusement encore, dans les foisonnantes prouesses de l'ère industrielle. C'est sur la terre européenne que se sont épanouies les phases initiales de l'ordre technologique, avant que le flambeau ne passe à l'Amérique, fille de l'Europe. Et aussi, plus récemment, au Japon, passé maître après avoir été longtemps un élève doué et docile.

Un risque mortel

La société a tendance à se complaire et à se cantonner dans ces trois ordres. Eblouie

par le fantastique environnement matériel qui en résultait, l'Europe annonça, à partir de « l'ère des Lumières », que la Science allait apporter le progrès, et que ce dernier libérerait l'homme. Qu'en est-il, en fait, au terme de deux siècles de progrès incessant ? Les boutons rouges du feu nucléaire sont en place. A tout instant l'Europe peut littéralement être rayée des terres habitées...

C'est que le pouvoir exclusif réservé à l'intellect, à la structure et à la technologie font de l'être humain, au mieux, un robot inventif, au pire, un monstre froid et cruel. Pour achever le temple de l'esprit européen, de l'esprit humain tout court, il faut la quatrième colonne, celle qui donne à l'édifice sa cohésion, l'ordre spirituel.

L'appel du Macédonien

Il y a, au chapitre 16 des Actes des Apôtres, un passage bouleversant pour la conscience européenne. Paul, le messager infatigable, est une nouvelle fois en route, brûlé d'un feu qu'il cherche à partager. Il a l'intention de se porter vers l'Orient. Et voici qu'il est arrêté, par deux fois, mystérieusement, et orienté vers le couchant. En songe, un Macédonien l'appelle au secours. C'est la voix de l'Europe. Paul s'embarque alors à Troas. A l'aréopage on rira quand le Juif venu de Jérusalem proclamera la Bonne Nouvelle du Messie ressuscité.

Athènes ne rira pas longtemps. En peu de siècles, l'Europe entière se donnera au Christ dont le message pénétrera sa culture jusqu'aux racines. Au point que l'être de l'Europe est à jamais indissociable de l'Évangile. C'est d'ailleurs elle qui portera le Christ à travers le monde.

Faust et Prométhée

Quand, à travers les siècles, elle se faisait la servante de la dimension spirituelle de l'homme, l'Europe était porteuse du pain des âmes. Mais chaque fois qu'elle se détachait du divin, elle répandait la peste à travers le monde.

Les démons de l'Europe se sont cristallisés dans deux mythes tragiques, ceux de Faust et de Prométhée.

Ce dernier tranche délibérément le lien vital qui le relie à Dieu. « *Vois l'univers que je me suis créé, il vit suivant mes propres lois. Je n'ai plus besoin de toi* », lance Prométhée à Zeus dans un drame de Goethe.

Faust, c'est le pacte consciemment scellé avec le Mauvais : « *Procure-moi richesse, honneurs, gloire. J'en jouirai pleinement. En retour, je te vends mon âme* », dit Faust à Méphistophélès.

Prométhée et Faust, dédain spirituel et activisme matériel. Les deux tentations majeures de l'Europe. Tentations de la démesure qui est de nature luciférienne. Pascal, l'un des génies les plus lumineux produits par l'Occident, a vu, dans sa nuit de feu de 1654, cette tentation sous la forme d'une tour s'élevant démesurément dans le ciel, au risque de craquer sur ses bases et de s'abîmer dans le néant. Alors Pascal prend une décision capitale que Kant formulera, un siècle plus tard, dans ces mots fameux : « *Limiter le savoir pour faire place à la foi.* »

Combat de l'ange et du démon

L'histoire de l'Europe est marquée par le combat de l'ange et du démon. Sur ses sommets cheminent les foules innombrables des constructeurs de la cité : savants, ingénieurs, architectes, médecins, artisans, ouvriers, paysans, pères et mères de famille. Une armée de saints, tel François d'Assise, reflètent intensément l'unique sainteté de Dieu. Dans le grand combat dont l'homme est l'enjeu, l'ange doit cependant faire face à d'énormes puissances des ténèbres. C'est l'Europe qui a mis en route la machine infernale des idéologies simplificatrices qui ravagent et saccaquent l'humanité en notre siècle. Freud et Marx sont de purs produits du dualisme européen. Le premier réduit l'homme à un « *tissu occidental imprégné de sexualité* », le second à un rouage interchangeable du mécanisme économique. Et Nietzsche résume le nihilisme européen, cette autre forme du cancer de l'esprit : « *L'homme n'est qu'une infime moisissure à la surface d'une planète morte.* »

L'Europe à la croisée des chemins

L'Europe a-t-elle épuisé son génie créateur ? Est-elle condamnée à la tentation de l'anéantissement, du désespoir ?

La réponse, c'est à elle de la donner. Elle a révélé la lumière au monde et elle s'est fait le négrier de la civilisation industrielle naissante. Elle a partagé son intelligence, sa technique, son génie organisateur et elle a répandu partout des idéologies désastreuses.

Les périls mortels qui la menacent doivent l'amener à s'interroger sur ce qui a fait, dans le passé, sa grandeur et son malheur. La chance de renouer avec l'antique et belle histoire d'amour reste entière.

A une condition, celle de veiller à la solidité de la quatrième colonne de son édifice.

René Lejeune



Faire bon ménage avec l'Amérique



La relation Europe-Etats-Unis est au cœur de notre existence commune. Nous avons dû y travailler sans cesse – et cela n'a pas été sans lutte – dans le cadre limité de notre vie conjugale et familiale.

Imaginez un Américain du Middle West qui n'a jamais vu la côte Est de son pays avant l'âge de vingt-et-un ans et qui épouse une Suisse n'ayant jamais mis les pieds aux Etats-Unis. Voilà qu'il se retrouve à nouveau installé dans le Middle West avec une famille bilingue et une activité qui le met en contact avec le monde entier.

De mes parents, j'avais appris le souci d'une plus grande justice sur terre. A l'université, j'ai opté pour les relations internationales après avoir songé à faire des études scientifiques et suivi une série de cours sur la Chine et sur l'Extrême-Orient. Ces études m'ont fait comprendre que j'avais besoin d'une plus grande perspective sur l'Amérique et sur le monde et que je devais, pour ce faire, séjourner à l'étranger. C'est en Europe que je me rendis, grâce à une bourse d'études en Angleterre. Puis j'ai passé deux ans en Allemagne, y étudiant l'histoire de l'après-guerre. Cette période a eu deux conséquences : d'abord, j'ai appris l'allemand au point de penser dans cette langue ; ensuite j'ai pu constater combien les gens pensent et réagissent différemment de moi, l'Américain blanc que je suis. Mon cœur et mon esprit se sont ouverts à tout ce qui diffère d'un pays à l'autre dans la variété infinie de notre planète.

En mesurant le rôle essentiel du Réarmement moral dans la réconciliation entre anciens ennemis et dans la reconstruction de l'Europe occidentale après la guerre, j'ai entrevu des possibilités passionnantes et concrètes : insuffler dans chaque individu, dans chaque groupe, dans chaque nation, l'état d'esprit qui permet d'instaurer la paix et la justice.

Une Suisse, ma femme, et deux enfants bilingues, mes fils (nous parlons français à la maison), m'ont donné la

Steve et Catherine Dickinson sont établis avec leurs deux enfants à Saint-Paul, dans le Minnesota. Lui, Américain, elle, d'origine européenne, nous apportent leurs vues sur les relations, si vitales aujourd'hui, entre les deux continents

preuve tangible qu'on peut être pleinement américain et aimer d'autres cultures, d'autres nations autant que les nôtres.

Voilà l'enseignement que j'ai tiré, comme bien d'autres, de ma découverte de l'Europe et de ses langues multiples. C'est une découverte que tous les Américains devraient faire, fut-ce par le biais de l'Europe, de l'Amérique latine ou de l'Asie ou de toute autre culture implantée aux Etats-Unis, et qui pourrait leur ouvrir l'esprit et le cœur.

Deviendront-ils pour autant des « cas spéciaux » ? Certes non, car l'Amérique ne trouvera sa destinée qu'à une condition : que ses citoyens respectent la culture et le pays des autres, qu'ils reconnaissent qu'ils ont besoin des autres et qu'ils font partie de la famille humaine tout entière.

Steve

PHOTOS : Ambassade de Grande-Bretagne, Paris : p. 11 ; Noble : p. 14 ; Parlement Européen : p. 5 ; Piguët : p. 13 ; Sirman-Press : pp. 8-9.

Etudiante lausannoise en mai 1968, je me suis passionnée pour l'unité européenne, l'aide au tiers-monde, les réformes universitaires et sociales. Mais les Etats-Unis, ce grand pays qui semblait n'avoir besoin de personne, pourquoi m'en serais-je préoccupée ? Toute mention du « leadership américain » me hérissait.

Puis les circonstances de la vie m'ont placée aux Etats-Unis. J'y suis arrivée fière du raffinement intellectuel et artistique séculaire de l'Europe comme de mon expérience cosmopolite. Je reçus un accueil aimable, certes, mais indifférent. Mes interlocuteurs ne semblaient pas plus intéressés par la « culture européenne » que je ne l'avais été par le « leadership américain ». Au prix de bien des souffrances, j'ai compris que mon ignorance des Etats-Unis et mon esprit de supériorité étaient impardonnables, que je devais apprendre à connaître le pays d'une façon généreuse et désintéressée, sans rien espérer en retour. J'ai lu, j'ai observé, j'ai questionné. Plusieurs années de réflexion et d'effort m'ont enseigné à m'exprimer en termes plus parlants pour mes interlocuteurs américains, sans les braquer ni les blesser par mes remarques critiques, parce que j'avais enfin saisi un peu de leur histoire, de leur culture, de leurs traditions. Expérience enrichissante s'il en fut. Le cœur et l'esprit de certains se sont alors ouverts aux réalités dont j'étais porteuse de par mes origines et ma formation.

Je suis convaincue que les Américains peuvent améliorer leur conduite des relations internationales. Leur passé récent, la tradition du « melting pot » ne les ont formés ni au goût ni à la compréhension des langues et des cultures étrangères. A cet égard, nous sommes mieux partagés en Europe. Mais savons-nous faire profiter nos partenaires d'outre-Atlantique de cet acquis ? Avons-nous l'humilité, la patience, la fermeté, le doigté nécessaires ? C'est là, me semble-t-il, un nouveau « défi américain » à relever.

Catherine

Quand tu tourneras à droite, quand tu tourneras à gauche, tes oreilles entendront une voix qui, derrière toi, dira : « Prends par là, c'est la voie. »

Esaïe 30, 21

LEUROPE est née sur les bords de la Méditerranée. Hors de sa lumière, qui pourra jamais expliquer cette prodigieuse concentration d'énergie qui, sur un point précis du globe, en un temps exigü, a permis l'explosion créatrice d'un peuple se dotant de toutes les sciences pour défricher le mystère, de tous les arts pour l'exalter, d'une langue capable de dire dans un seul mot la beauté ordonnée du cosmos ?

Louange et gloire ! Passé le canal de Corinthe, on pénètre dans la fluidité de l'air, du ciel et de l'eau où seules les îles bienheureuses vibrant au soleil répondent, compactes, à notre corps et font rebondir notre joie.

Louange et gloire ! Ici, l'illumination de l'esprit ne naît pas des ténèbres mais de l'excès de la lumière, de son mirage qui nous fait croire que la vérité et le monde sont tout proches, à portée de la main.

L'histoire est née sur les bords de la Méditerranée. Partout sur son littoral, les ruines ruminent, entre les cistes, les grands, beaux jours d'autrefois. Sur le moindre promontoire de Grèce, d'Italie ou d'Espagne, on avance dans le vent comme sur un sentier alpestre. A 300 ou 3 000 mètres, c'est la même élévation, la même altitude de l'âme. Le regard embrasse l'étendue de la mer, son lent écoulement vers l'ouest, l'exode des vagues, les peuples en marche.

Comme les milliards de cellules de notre cerveau, les schistes et les stratifications des rochers retiennent, dans les falaises de Sicile, la mémoire des Sicules morts dix siècles avant le Christ, celle des Phéniciens tassés en cendres légères dans les vases de Motya ou le souvenir des Carthaginois accroupis en foetus dans les murailles d'Agrigente.

Romains, Byzantins, Normands, Arabes, Espagnols, tous ont passé par là. Ils se bousculent dans notre esprit avec la grande peste, les tremblements de terre, Archimède flambant à la loupe les bateaux des Romains, Mussolini asséchant les marais de Syracuse où avaient pourri les soldats de Nicias, les Alliés débarquant à Cassibile.

C'est cela l'Europe, chaque pouce de terre pétrie de sang rappelle que ce sont des hommes qui ont fait l'histoire, qui ont aimé, trahi, tué, pillé, prié, et comme la terre ne parle pas toute seule, c'est l'esprit des hommes qui, avec des temples, des palais, des poèmes, avec des formes sans cesse renouvelées, a fixé l'histoire, l'a pourvue d'un sens.

Une gerbe

Toutes ces civilisations, ces morts et renaissances successives, cet obstiné recommencement des hommes à la même place n'est pas un piétinement absurde, une strophe de plus de l'Eternel Retour, c'est le temps dynamique de l'histoire, c'est le temps de l'Europe qui un jour a commencé. Des luttes infimes des cités grecques, de Ségeste et Sélinonte à la guerre des étoiles, en passant par le temps des nations, c'est le devenir humain qui se déroule, la marche, toujours reprise, vers l'unité.

Que nous reste-t-il des Grecs ? Sont-ils encore une source pour nous ? Notre époque n'a retenu d'Œdipe que le nom d'un complexe. Œdipe, la plus haute projection de notre destinée, l'homme avec une majuscule face à l'énigme de notre condition. Qui sommes-nous ? Qu'avons-nous fait ? Sur quoi marchons-nous ? La terre est minée. Œdipe croit savoir et il ne sait rien. Il bute contre l'ordre des Dieux. Il le restaure en le reconnaissant.

La tunique

par Hélène Gu

L'héritage essentiel du monde grec, c'est une gerbe de valeurs qui se sont incarnées dans des êtres humains de façon si parfaite qu'il n'y a plus moyen de les dissocier. Ces hommes sont porteurs d'un sens qui comble notre aspiration à être plus que la vaine succession de nos jours. Qu'ils appartiennent à l'histoire ou à la fiction, ils ont pour nous la même vertu exemplaire, ils existent de la même façon.

Qui est plus vrai, qui est plus réel, d'Antigone ou de Socrate, des Athéniens luttant contre les Perses ou d'Iphigénie dénouant les vents pour la conquête de Troie ? Ils se ressemblent tellement. Amour, justice, liberté, patrie ! Ils donnent tous leur vie pour en payer le prix.

Aujourd'hui, l'étude du grec s'offre à tous mais ne rassemble que de trop rares élus. Pourquoi ne pas introduire dans les écoles d'Europe des leçons de culture européenne, durant un ou deux semestres, où l'héritage gréco-romain continuerait à se transmettre et à servir de base commune aux divers peuples ? On mêlerait aux éléments d'histoire ancienne les aventures des héros et des Dieux qui tapissent nos musées, le mythe de la caverne, Socrate face à ses juges, le vieux Priam pleurant avec Achille, baisant les mains terribles qui ont tué ses fils, tout ce qui nourrit de sens la vie humaine.

« Retrouve-toi toi-même »

« Moi, Jean-Paul, fils de la nation polonaise qui s'est toujours considérée comme européenne par ses origines, ses traditions, sa culture et ses relations vitales ; slave parmi les Latins et latine parmi les Slaves ; moi, successeur de Pierre sur le siège de Rome, siège que le Christ a voulu placer en Europe qu'il aime à cause des efforts qu'elle a faits pour diffuser le christianisme à travers le monde. Moi, évêque de Rome et



La Méditerranée, origine de l'Europe et voie de passage. Ce bas-

à recoudre

an-Démétriadès

pasteur de l'Église universelle, depuis Saint-Jacques-de-Compostelle, je lance vers toi, vieille Europe, un cri plein d'amour : *Retrouve-toi toi-même. Sois toi-même.* Découvre tes origines. Avive tes racines. Revis ces valeurs authentiques qui ont rendu ton histoire glorieuse, et bienfaitrice ta présence sur les autres continents. Reconstitue ton unité spirituelle, dans un climat de plein respect des autres religions et des libertés authentiques. »

Les signes sont là

Coulée dans le moule politique de l'empire romain, diffusée par la langue et la philosophie grecque, la foi chrétienne a fait essaimer l'Europe bien loin des rivages de la Méditerranée. C'est elle qui, en dix siècles et par le relais de Byzance quant aux pays de l'Est, a créé l'Europe chrétienne de l'Atlantique à l'Oural. Entre le IV^e et le IX^e siècle, Byzance a évangélisé les Ostrogoths, les Géorgiens, les Arméniens, les peuples slaves de Bulgarie, Moravie, Hongrie et Russie.

La division de l'Europe en deux morceaux ne date pas d'aujourd'hui. Elle découle de la rivalité des empires qui ont voulu succéder à Rome. Elle s'amorce dès le IX^e siècle avec la fondation de l'Empire romain d'Occident par Charlemagne et plus tard celle du Saint Empire romain germanique qui affermissent l'Occident et le dressent peu à peu contre Byzance, capitale de l'Empire romain d'Orient et rempart nécessaire de l'Europe du V^e au XV^e siècle.

Le schisme des églises chrétiennes d'Orient et d'Occident, consommé au XI^e siècle, n'a fait que sceller la division politique et spirituelle de l'Europe qui restera coupée en deux. Peut-être les historiens et les théologiens du XXI^e siècle mesureront-ils le tort durable qu'a fait subir à l'Europe



conservé à Copenhague, illustre un voyage du Phénicien Phyteas

l'occultation réciproque, durant mille ans, des deux lobes de son cerveau.

Les temps ont changé. La réunification spirituelle de l'Europe a déjà commencé. Les signes sont là. A Rome, à Jérusalem, à Istanbul, le pape Paul VI et le patriarche Athénagoras ont levé les anathèmes millénaires et se sont solennellement réconciliés.

Malgré l'actuelle cassure idéologique de l'Europe, l'Occidental d'aujourd'hui n'est-il pas plus proche des peuples orientaux qu'il y a un siècle ? Cela est dû pour une bonne part aux moyens de communication modernes, mais, plus profondément, il y a ces cris, ces appels au secours que poussent tour à tour des peuples entiers : Berlin, Budapest, Prague, Varsovie ! Jusques à quand ? Ils hantent notre conscience d'autant plus que nous ne répondons pas. Incroyants et chrétiens luttant pour les mêmes libertés, ils tentent de recoudre la tunique déchirée de l'Europe. Et nous, que faisons-nous ?

La foi chrétienne a construit l'Europe à partir d'une vision commune du monde et de l'homme. Peu à peu, nous avons tout récusé et tout perdu. C'est pourquoi l'homme moderne est si vide. Il se définit de l'extérieur par ce qu'il porte ou ce qu'il possède, au mieux par la somme de ses activités. Brecht, Ionesco, Adamov, Tardieu ont tous fait le portrait de cet homme pourvu d'un nom de série ou d'un nom de fonction, privé de toute identité. Il n'est plus que le lieu de désirs sans suite, de pensées toutes faites qui le traversent en courant d'air.

Or, fait saisissant, cet homme occidental ainsi décrit ressemble comme deux gouttes d'eau à l'*homo sovieticus* dont Zinoviev vient de publier le portrait. Interchangeable, anonyme, capable de défendre avec une égale sincérité les opinions les plus opposées parce qu'il n'en a lui-même aucune, il n'a pas de réalité propre, il se réduit à sa fonction sociale.

L'*homo sovieticus*, nous dit Zinoviev, figure dans la stratégie de l'U.R.S.S. comme un produit d'exportation plus efficace que les fusées et les bombes puisqu'il est capable de démoraliser psychiquement toute une population. « Nous pouvons arrêter les tanks, dit-il, nous ne pouvons rien contre l'influence psychique, contre l'épidémie de l'*homo sovieticus* qui est déjà parmi nous. »

A l'autre bout de l'Europe

Qui est le père de l'autre, on ne sait trop. L'*homo sovieticus* et son pendant occidental ne sont-ils pas tous les deux les produits patentés du matérialisme du XX^e siècle ? On ne peut les combattre qu'avec les armes de l'esprit. Evidé de son histoire et de sa foi, l'homme se laisse coloniser par n'importe quelle erreur. « Vous êtes sans nom et sans mère, s'écriait Brecht avec exaltation. Vous êtes des pages blanches sur lesquelles la Révolution écrira ses ordres. » Le vide est dangereux.

On peut dire aussi que le vide aspire. Errant parmi les ruines de ses croyances, les fragments des dieux morts, l'homme d'aujourd'hui cherche un répondeur à son angoisse, un sens qui justifierait sa vie. Mais il recule devant le prix. Tout compte fait, il préfère sa liberté sans contenu à la plénitude d'un sens.

Au même moment, à l'autre bout de l'Europe, certains, parce qu'ils ont tout perdu, sont parvenus jusqu'au trésor secret, à la perle de grand prix, jusqu'à l'icône, l'image essentielle. Le dissident yougoslave, Mihajlo Mihajlov, nous livre l'expérience de ceux qui ont passé comme lui par les camps de concentration. Il nous décrit de façon poignante la descente en enfer d'un homme dépouillé de tous les attributs de la vie humaine, réduit à un moignon d'existence qui

découvre, dans ses propres ténèbres, la présence irradiante d'une force totalement indépendante de lui :

« C'est en cet instant décisif, immédiatement avant l'anéantissement total, que l'homme commence à comprendre qu'il y a quand même quelque chose qui échappe à la mainmise de ces puissances extérieures apparemment invincibles. Même s'il ne peut plus rien sauver, la résistance, la lutte et la victoire sont néanmoins possibles lorsqu'il cherche à préserver son âme. En faisant confiance à la voix intérieure de la liberté et en lui obéissant, il s'assurera une chance de l'emporter dans la lutte contre le mal et contre la violence. Mais auparavant, il lui faut renoncer à tout ce que les puissances du monde visible peuvent lui prendre...

« Une fois que l'homme est libéré de tous ces liens, il se produit quelque chose de mystérieux chez cet être apparemment captif mais en réalité complètement libre : au plus profond de son âme s'éveille une force immense qui donne à son corps épuisé une incroyable capacité de résistance. Bien plus, il commence à exercer une action jusqu'à aujourd'hui inexplicable sur les événements extérieurs que, répétons-le encore une fois, l'homme ne pouvait en aucune façon influencer. Et c'est alors que vient son salut. »

L'unité à portée de notre temps

« Je ne crois pas que la lutte politique qui se livre aujourd'hui dans le monde soit l'élément essentiel, même si on ne peut guère l'éviter, écrit-il encore. Aujourd'hui, le vrai combat est d'ordre spirituel et idéologique plutôt que politique. Je ne pense pas qu'une victoire sur le communisme réglerait tous les problèmes du monde moderne (...). Nous n'avons pas besoin d'un système universel qui nous dirait tout ce qu'il faut faire. Il s'agirait plutôt de redevenir capable de sentir en nous-mêmes cette boussole intérieure qui à chaque instant de l'action nous montre la seule direction juste, de lui faire confiance, de suivre le sens qu'elle indique en dépit des menaces mortelles. »

En janvier dernier, un quotidien lausannois consacrait toute une page à l'aventure de l'alpiniste Jean Bourgeois, le *miraculé de l'Everest* disparu et porté mort durant trois semaines. Il avait fait une chute à 7.000 m d'altitude. Au lieu de remonter vers le camp 1, pourtant visible, il prit la décision de se diriger vers le Tibet en quittant la trace. « J'ai fait taire mon imagination. J'ai écouté ma petite voix intérieure, j'ai avancé pas à pas... je crois que tout est là. Si tu écoutes ta petite voix, tu vas dans la bonne direction. » La voix intérieure en première page d'un grand quotidien, c'est aussi un signe des temps.

C'est au début de ce siècle qu'un Américain d'ascendance suisse, Frank Buchman, faisait l'expérience bouleversante de la réalité de la voix intérieure, de la présence actuelle du Saint-Esprit. Il comprit que le silence pouvait devenir la source d'inspiration des hommes et des nations. Durant quarante ans, docile au moindre souffle, il sut introduire le silence du recueillement propre aux couvents dans les bureaux des hommes d'affaires et des ministres, dans les usines et sur les chantiers.

Aujourd'hui, l'Europe est à une heure critique de son histoire. L'unité dont elle rêve depuis le X^e siècle, cette unité que tant de nations ont cru pouvoir lui imposer par leur hégémonie, elle est là toute proche, à portée de notre temps, à la fois désirable et mortelle.

Sera-ce l'unité dans la contrainte par l'asservissement graduel des consciences ou l'unité dans la liberté par notre propre redressement ?

Un jour, la pratique de l'écoute, le recours à la boussole et à la voix intérieure seront redevenus l'expérience commune et le pain partagé de millions d'êtres humains de l'Atlantique à l'Oural. L'Europe aura poussé plus loin, plus profond ses racines, au travers des couches arides, jusqu'aux sources de l'être. Alors naîtra une civilisation nouvelle. Des formes jubilantes jailliront de l'imagination des hommes et ourleront de beauté les rivages de la terre.

Mais d'ici là, il faut semer, beaucoup semer en espérant l'inespéré. ■

Face au reste du monde

Bernard Zamaron fête cette année le trentième anniversaire de son entrée au service de la Communauté européenne. Avec sa femme luxembourgeoise, ils ont ouvert leur foyer aux représentants de la Convention de Lomé. C'est dans leur maison, située dans un petit village des Ardennes grand-ducales, que s'est développée, comme aime à le rappeler un parlementaire européen, la dimension culturelle de cette Convention qui lie les pays de la Communauté à un grand nombre de pays du tiers-monde.

Nous publions ci-dessous des extraits d'un article paru dans le quotidien Luxemburger Wort.

Le 9 mai 1950, Robert Schuman et ceux qui, comme Adenauer, de Gasperi et Joseph Bech, répondaient à son appel, introduisaient dans le monde une grande idée, une novation politique qui, de la paix sur le Rhin, pouvait aboutir à la paix sur la planète.

Remplacer les rapports de forces – militaire, politique, idéologique, écono-

mique, financière – par la recherche en commun de ce qui est juste pour chacun et pour tous.

Cette idée a fait le tour du monde : d'abord par l'espérance qu'elle a soulevée en Europe même et chez tous ceux qui, jusqu'aux antipodes, avaient été entraînés dans les guerres commencées en Europe ; ensuite parce que tous les peuples ancien-

nement dominés par les *puissances* européennes y virent l'espoir d'une libération qui ne serait pas indifférence et exploitation d'un nouveau genre, mais fraternelle coopération.

Ainsi les 63 pays associés à la Communauté dans la Convention de Lomé coopèrent-ils non seulement avec celle-ci mais aussi entre eux, entraînés par ce nouvel esprit, cette nouvelle façon de faire. Ainsi un dialogue a-t-il commencé avec les 21 pays arabes, bien qu'hypothéqué dans ses progrès par la question israélo-palestiniennne. Ainsi le modèle communautaire a-t-il commencé à se développer entre des pays du Sud-Est asiatique (ASEAN) de même qu'entre les pays andins d'une part et des pays d'Amérique centrale d'autre part.

Ces communautés naissantes sont venues chercher appui auprès de la Communauté européenne : appui dans les relations commerciales et les investissements, certes, mais surtout appui dans la conception politique et la construction d'un

Dans les coulisses de l'Europe bleue

En janvier 1983, au bout de sept années de négociations ardues, l'accord européen sur la pêche, l'Europe bleue, surprenait les opinions publiques. Mme Simone Veil, ancienne présidente du Parlement européen, devait qualifier, sur les ondes de *Europe 1*, cet accord de « miraculeux ».

Gilbert Buchan, président de la Fédération écossaise des pêcheurs, est un de ceux qui ont travaillé à la réalisation de cet accord. A l'école de son village natal d'Inverallochy, sur la côte nord-est de l'Ecosse, il était un des meilleurs élèves et aurait pu prolonger ses études. Mais l'économie familiale, à l'époque, avait d'autres exigences. A l'âge de 14 ans, il fut engagé comme cuisinier à bord du chalutier familial. Plus tard il devint pêcheur, puis patron, puis propriétaire de son propre bateau.

Dans les années soixante-dix, il quitta la mer pour se consacrer entièrement à la défense des intérêts des pêcheurs écossais.

Lorsque la Grande-Bretagne entra dans la Communauté, des règles provisoires furent établies pour organiser la profession au niveau européen durant les dix premières années. Les pêcheurs britanniques avaient très peur de ce qui se passerait au terme de ces dix ans.

Buchan se trouva en conflit avec les pêcheurs français, au point de rejeter l'idée d'une discussion directe avec eux. Or il arriva que le jour où il devait prendre la parole à une rencontre du Réarmement moral à Londres, il se retrouva sur

l'estrade à côté d'agriculteurs français et anglais ! La rencontre avait pour thème : « Comment nourrir la famille des hommes ? »

Un des orateurs français, dans son intervention, toucha à la question des négociations sur la pêche et aux problèmes hérités du passé qui en entravaient le

monde débarrassé des rapports de forces.

Or qu'avons-nous fait au cours des dernières années ?

A ces gens qui cherchaient un pain matériel mais aussi spirituel, la Communauté a quelquefois donné du pain matériel mais, pour le reste, de plus en plus souvent, des pierres : car elle-même devenait oublieuse de l'idéal qui l'avait guidée à l'origine, perdait toute son énergie en rapports de forces internes, et, partant, n'avait plus rien à apporter au dehors comme exemple d'un nouveau type de relations entre nations.

Ce péché coûte cher à la Communauté européenne qui, faute de vision mobilisatrice, de projet responsabilisant, a de moins en moins la capacité de résoudre ses problèmes propres. Il coûte cher aux autres communautés qui ne reçoivent plus l'impulsion de son exemple ; il coûte encore plus cher à la communauté mondiale qui s'écarte de plus en plus du chemin de la paix pour celui de la confrontation.

Champ de manœuvre des puissances, le monde a désespérément besoin de pays qui suivent et fécondent la voie des rapports, non de puissance, mais de liberté.

Les Dix qui se disputent de plus en plus autour de questions de plus en plus petites auront-ils à nouveau le cœur de regarder vers la grande œuvre commencée voici trente ans, dont ils sont héritiers et responsables, et qui est leur salut en même temps que celui des autres ?

Entre les six fondateurs passait un esprit qui venait de l'Esprit.

La paix ne tombe pas du ciel. La paix est la récompense de Dieu à l'effort des hommes les uns vers les autres : la paix, ce sont des gens qui deviennent différents, qui sortent d'eux-mêmes pour reconnaître l'autre.

Il n'y a pas de neutralité entre le bien et le mal : ou bien l'on développe la paix, ou bien l'on hérite la guerre.

Bernard Zamaron



Pêcheurs écossais amenant à quai leurs prises de la nuit

déroulement. « Depuis des siècles, déclarait-il, les marins ont été aux premières lignes des combats entre les puissances maritimes européennes, surtout la France et l'Angleterre. Ces guerres ont laissé des sédiments d'amertume et de méfiance, portant souvent sur de très vieux incidents... Je suis marin moi-même et j'ai nourri ce genre de sentiments. Je le regrette. »

Un entretien en confiance

A l'issue de la rencontre, le Français et l'Écossais purent s'entretenir en confiance de ce qui, dans tout cela, les avaient marqués personnellement et, en particulier, certains incidents remontant à la deuxième guerre mondiale et que Buchan avait du mal à surmonter.

Lorsque, quelque temps plus tard, il participa, à Luxembourg, à une rencontre avec des représentants des pêcheurs français, son attitude avait changé. Les Français l'encouragèrent à ne pas trop s'inquiéter des déclarations de leur ministre et lui dirent directement sur quelle base ils accepteraient, eux, un accord. Après qu'il eut fait part de cette conversation à son propre ministre, les pêcheurs et les représentants politiques, puis les ministres entre eux, parvinrent à un accord. Il n'y avait plus qu'à le signer au niveau de la Communauté tout entière, ce qui fut fait à Bruxelles en janvier 1983.

Finlay Moir, Aberdeen

Surprenante Albion

par un Français vivant en Angleterre

Le Britannique est un être surprenant.

Il attend patiemment derrière son volant et ne vous *eng...* pas s'il vous arrive de faire une fausse manœuvre et de lui obstruer la voie.

Dans un débat télévisé, il n'invective pas son opposant et ne lui arrache pas systématiquement la parole.

En affaires ou à Bruxelles, il mène, au besoin, la vie dure à ses partenaires européens, mais s'il perd, il encaisse et continue avec *fair play*.

Il va applaudir, dans le merveilleux film de David Attenborough sur Gandhi, l'homme qui l'a chassé de l'Inde, et, sans s'offenser, se voit décrit comme un impérialiste sanguinaire dans des séquences que nous autres Français trouverions difficiles à avaler.

Par moments, sous son flegme, il donne l'impression d'une certaine lassitude, peut-être de désarroi.

Qui ne ressentirait le poids de ces écrasants problèmes que sont le chômage, la crise économique et cette interminable affaire de l'Irlande qu'on lui reproche de tous côtés ?

Il ne faut pas non plus oublier — ce n'est pas si loin dans la vie d'un pays — qu'au lendemain de la guerre, la Grande-Bretagne a brutalement perdu son Empire et sa place de grande puissance dans le monde. Cette même guerre la laissait matériellement et nerveusement vidée, épuisée.

Une interrogation

On se fait difficilement une idée — et ce ne sont pas les Britanniques qui vous le diront — de la tension nerveuse, de la mobilisation extrême de tous les moyens, même les plus dérisoires, de la vigilance exacerbée et du courage extraordinaire qui ont été exigés de ce peuple et qu'il a maintenus pendant des années quand, au lendemain de notre capitulation, il s'est retrouvé seul face à la plus formidable machine militaire jamais constituée jusqu'alors.

Quoi d'étonnant si l'on perçoit chez lui une interrogation, un doute sur son rôle dans le monde, si une partie du pays est fortement tentée par le repli sur soi, le retrait de ses engagements, de ses responsabilités mondiales ?

Son entrée dans la communauté européenne, en 1973, n'a pas aidé à clarifier le débat. Les dirigeants politiques d'alors et

tout autant les nôtres et ceux de Bruxelles, pensant sans doute que c'était le seul moyen de faire avaler la pilule, de faire accepter la rupture avec un passé insulaire, ont mis exclusivement l'accent sur l'aspect économique du « Marché commun », sur le « bien-être » et les profits à en espérer.

Il n'a pas été perçu ici, ce qui, pour nous et nos voisins du continent, fut l'élément moteur de la construction européenne, le souffle libérateur et générateur d'inspiration : la réconciliation entre la France et l'Allemagne, aussitôt après la guerre.

Le peuple britannique, pas plus que le nôtre, ne vit de pain seulement. Cette affaire de marchands — telle lui apparaît la Communauté européenne — ne mobilise pas son enthousiasme.

Ce qui vient de France compte beaucoup pour les Britanniques, même s'ils ne l'avouent pas toujours. On nous colle facilement sur le dos plus que notre part, notamment dans les affaires européennes (par exemple les montagnes de beurre et les océans de lait). Mais que vienne un geste de soutien ou d'amitié et cela leur va droit au cœur.

Le soutien immédiat du président Mit-

terrand au gouvernement britannique, dès le début de la guerre des Malouines — soutien, souvenons-nous, que lui a également accordé l'ensemble de la communauté internationale — a été ressenti avec une profonde reconnaissance.

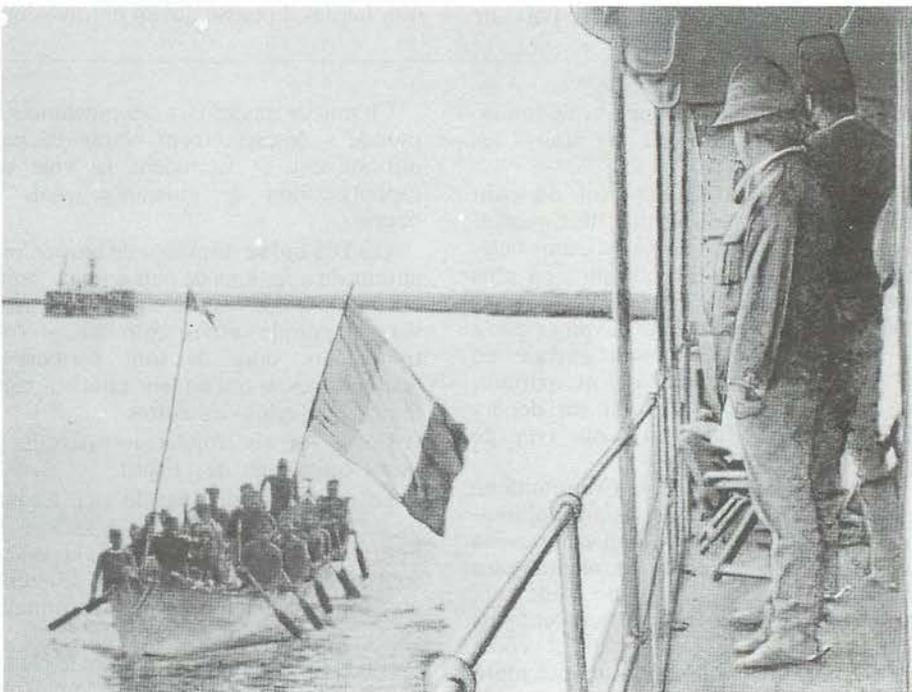
A un échelon modeste, comme à l'échelon le plus élevé, nous pouvons tous participer à la construction européenne si nous acceptons nous-mêmes de nous débarrasser de nos griefs.

Oui, même une blessure à notre orgueil national — et il y en a que nous cultivons comme un dépôt sacré : Trafalgar, Fachoda, Dunkerque, Mers-el-Kebir... — cela peut se guérir. Ce qui exige une grande honnêteté à l'égard de nous-mêmes en ce qui concerne nos comportements nationaux. Les Britanniques ne sont pas des saints, nous non plus. Et cela peut vouloir dire un simple geste. Descendant d'une lignée de militaires et ancien marin moi-même, j'ai demandé pardon à des Anglais pour ma rancune envers eux au sujet de Fachoda.

La solidité de la Grande-Bretagne est trop importante pour l'édifice mondial pour que nous puissions nous en désintéresser.

Des relations entre nos deux pays purgées des vieilles méfiances et des vieilles rancœurs permettraient à l'Europe de faire une contribution majeure à la recherche des voies nouvelles dont le monde sent le besoin.

Gérard d'Hauteville



« Une blessure à notre orgueil national... » A Fachoda, sur le Nil soudanais, les Anglais ont instauré, en 1898, leur influence là où les Français rêvaient d'instaurer la leur. Notre document : Un épisode des négociations. Le général anglais Kitchener observe de son steamer l'arrivée à son bord d'une délégation du capitaine Marchand (illustration de l'ouvrage Wingate of the Sudan).

L'immigration, c'est aussi une question de rapports personnels

La présence des ouvriers migrants et des étrangers en général est de plus en plus débattue dans tous les pays européens. Il y a quelques années, le problème ne concernait que les spécialistes. Aujourd'hui, presque partout en Europe, l'aspect extérieur de la société a changé. Les structures sociales sont mises à l'épreuve, surtout dans le domaine de l'éducation et celui du logement.

Dans ce contexte, comme le souligne notre correspondant à Bonn, les efforts déployés par le bureau de Mme Liselotte Funcke, responsable dans l'administration allemande des questions touchant les étrangers, sont particulièrement intéressants. Cet office fédéral vient en effet de publier une documentation qui porte le titre provocateur : « Se rencontrer – se comprendre – changer ! » Elle montre, par une bonne trentaine d'exemples, comment des Allemands et des responsables de communautés étrangères peuvent s'attaquer ensemble aux problèmes que pose la vie côte à côte.

L'interview que nous publions ci-dessous a été réalisée chez un des responsables de la communauté italienne en Suisse, Giovanni Brandani. Il est secrétaire général du Mouvement des laïques italiens en Suisse.

Dans la petite ville suisse de Clarens, au bord du lac Léman, nous sonnons à la porte d'un des chefs de file de la communauté italienne. Du haut de sa grande taille, Giovanni Brandani nous adresse un sourire généreux sous ses moustaches fournies. La poignée de main est tout aussi accueillante. Quant à Mme Brandani, elle respire la joie de vivre et la simplicité. Dès l'abord on comprend que, dans cette famille installée en Suisse depuis dix ans, la soudure de deux cultures s'est faite aisément. L'arrivée, au cours de notre entretien, d'un fils, qui a aujourd'hui même 21 ans et qui a l'air tout aussi bien dans sa peau, nous confirme notre impression. Mais sait-on par quelles épreuves les uns ou les autres ont dû passer dans leurs débuts ?

Giovanni Brandani s'installe dans sa salle de séjour sous la reproduction d'une grande fresque du XIX^e siècle représentant le « Pouvoir ouvrier ». D'emblée, il sort son drapeau : c'est en Italien qu'il parle, mais aussi en chrétien. Le rôle des Eglises dans la cohabitation des communautés lui paraît fondamental. Il ne faut surtout pas, nous dit-il, déléguer les problèmes à tel ou tel organisme mais mettre sur pied une pastorale pour tous ceux qui doivent apprendre à vivre ensemble. « La vie est faite de rapports de personnes et pas seulement d'institutions. »

L'Europe, c'est aujourd'hui une société neuve où les peuples et les cultures se côtoient et se frottent en permanence. Mais l'Européen a-t-il vraiment fait sienne cette réalité ? A cette question, Giovanni Brandani répond dans un français parfaitement naturel : « Dans la pratique, non ! Il y a là un phénomène complexe qui touche à l'égoïsme et à l'individualisme des hommes. Or, dans une période de

crise, ces traits de caractère ressortent. Nous ne décelons pas vraiment chez les Européens la conviction intime que le monde est devenu si petit que les barrières n'ont plus de raison d'exister. C'est là que le travail doit se faire à l'avenir et dans lequel chacun doit s'engager.

– Comment y arriver ?

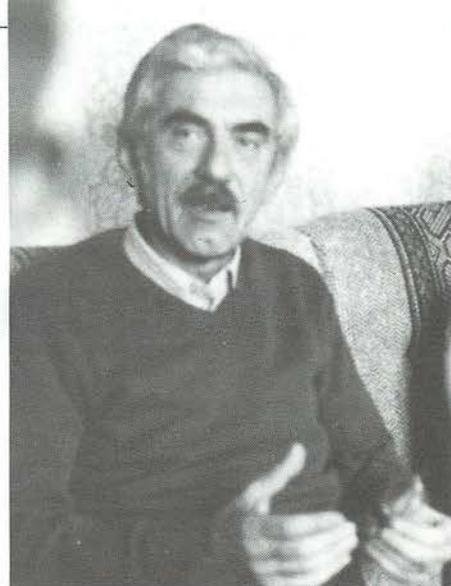
– Je fonde beaucoup d'espoir sur les jeunes, reprend notre hôte. Ils ont compris ce message et ils y croient plus que nous. C'est nous qui n'arrivons pas à lire quel monde ils envisagent pour l'avenir. Ce qu'ils refusent en nous, c'est le manque de cohérence entre ce que nous disons et ce que nous faisons.

– Y a-t-il donc un problème de la seconde génération ?

– Les jeunes, en général, diront non. Les adultes et les experts diront oui. Je pense quant à moi qu'il y en a un, en ce sens que beaucoup de jeunes n'ont pas d'identité propre. Curieusement, savoir une autre langue, la sienne propre, quand on entre à l'école dans un pays d'accueil, peut être un handicap, car l'école ne valorise pas ce qu'il y a de positif dans notre culture d'origine.

– Vous avez cinq enfants. Comment ont-ils réagi ?

– Mes enfants, heureusement, sont très sûrs d'eux. Cela vient-il de ce que nous n'avons jamais renié nos origines ? Je me rappelle mon fils Valentino qui, à six ans, quand nous nous promenions dans un parc public, tirait de ses petits doigts la veste d'un passant pour lui dire avec fierté : « Je suis Italien. » Mais une telle assurance n'est pas le cas de tous les jeunes immigrés. Je connais la fille d'une de nos amies qui, dans le bus, suppliait sa



mère de ne pas parler italien, car elle en avait honte.

L'immigrant fait penser à un arbre. Si ses racines sont solides, il résistera à tous les vents.

Je suis, par exemple, un amoureux des dialectes, dont l'Italie est très riche. Si deux bourgs voisins parlent des idiomes suffisamment différents pour qu'on sache qu'un tel vient de l'autre village, ce n'est pas par hasard. Un être qui émigre doit être fier de ce qu'il possède. C'est cela qui fait la richesse d'une personne.

– Vous affirmez cela, mais n'êtes-vous pas une exception ?

– Il faut comprendre ceux qui émigrent. S'ils le font, c'est en premier lieu pour des raisons économiques, et celles-ci prennent le pas sur toutes les autres considérations, du moins au début.

– Abordons, si vous le voulez bien, les structures de concertation existant entre les Suisses et les communautés étrangères. Qu'avez-vous à dire de la vie associative chez les Italiens de Suisse ?

– Les associations italiennes ont été très actives et même avides de polémique tant qu'il y avait des problèmes d'importance. Mais depuis la stabilisation du processus d'immigration, elles ont perdu de leur vivacité. Le réseau associatif reste cependant très fort. Il existe aussi un « comité national d'entente » qui regroupe toutes les associations et qui est devenu le partenaire naturel des autorités suisses et italiennes. J'ajoute que les Italiens publient toute une série de journaux dont le *Corriere degli Italiani*, dont je suis un des collaborateurs.

Sur le plan des rapports entre nationaux et immigrés, il existe une commission consultative pour les problèmes des étrangers dont le Secrétariat est en contact permanent avec les associations de migrants. Il faut mentionner aussi la commission mixte italo-suisse qui permet aux

Suite page 15

Laura et
Giulio

Mariage à l'européenne



Lui est italien de Sardaigne. Elle est irlandaise. Ils vivent à Londres, où il exerce le métier de coiffeur. Ils ont raconté à Ken Noble l'histoire tumultueuse de leur vie de couple. Et si la construction de l'Europe passait par la vie de famille ?

Du taudis au palais. Voilà un cliché qui convient à Giulio Terzoli. Mais, et il est le premier à l'admettre, le cliché comportait un piège : entièrement absorbé à faire de l'argent, il ne s'était pas rendu compte de ce qui se passait dans son propre foyer. « Lorsque ma femme est partie avec les enfants, ce fut une surprise totale », raconte-t-il.

« Nous étions mariés depuis sept ans, précise sa femme, Laura. J'en étais arrivée au point où la vie était devenue intenable. Je lui avais annoncé un mois à l'avance que je rentrerais chez moi en Irlande. » Ce qu'elle fit à la date prévue, emmenant avec elle leurs deux enfants, sa part de mobilier et les cadeaux de mariage qu'ils avaient reçus de sa famille à elle.

Pourtant, c'est dans leur bel appartement du West End de Londres que nous nous entretenons. Ils sont à nouveau ensemble et, de toute évidence, n'ont pas l'air malheureux.

Avec le beau monde

Giulio Terzoli me raconte alors son enfance en Sardaigne : « J'étais un rebelle. Rien que pour le plaisir, je me disputais aussi bien avec les communistes qu'avec les jésuites. » Braqué contre son père, révolté contre la pauvreté de sa famille – dès l'âge de huit ans il doit travailler tout en fréquentant l'école – il parvient néanmoins à commencer des études de médecine, mais préfère ensuite se rendre en Angleterre et y faire de l'argent. Pour se payer le voyage, il doit travailler tout un hiver sur un grand chantier dans les montagnes, déblayant à mains nues les pierres dégagées du sol par un bulldozer.

A Londres, il se fait embaucher dans un restaurant grec, où il travaille de 10 heures du matin à 3 heures le lendemain matin pour sept livres par semaine. Plus tard, chez un autre patron, il se sert sans vergogne dans la caisse, estimant qu'on s'était « servi de lui et qu'il était temps qu'il se serve à son tour ». Peu à peu, son sort

s'améliore. Lorsqu'il rencontre Laura, il est déjà « propriétaire » et dirige son propre salon de coiffure.

Laura, elle, issue d'une famille plutôt aisée, fait ses études dans une école privée. Plus tard, étudiante en hôtellerie à Dublin, elle se lance « dans le beau monde ». Malgré son éducation catholique, elle n'a pas la foi. Au pensionnat, il lui avait fallu suivre la messe en latin, durant une heure à 6 h 30, matin après matin. Le samedi, à confesse, « je parlais toujours des mêmes péchés », précise-t-elle. A Londres, où elle vient faire un stage dans un grand hôtel, elle oublie vite tout ce qui touche à l'Église et jouit pleinement de sa liberté.

Comme le salon de Giulio se trouve dans le même hôtel, ils ne tardent pas à se rencontrer. « Nous ne sommes pas tout de suite sortis ensemble, car tu étais encore en train de régler ton divorce », dit-elle en se tournant vers lui, un peu songeuse. Le mariage, que Giulio remet à deux reprises, n'a lieu que trois ans plus tard.

Laura est très amoureuse, mais leur vie de couple tourne vite à l'aigre. Elle découvre que certaines de ses affaires ne « collent pas tout à fait avec l'éthique » et elle s'en inquiète, mais, après quelques protestations, s'en accommode : « D'une part, il était très autoritaire. D'autre part, je profitais des résultats ! J'aimais sortir au restaurant ou être reçue dans des propriétés de campagne avec piscine et chevaux de selle... »

A la naissance de leur premier enfant, Dymphna, Laura quitte son travail. Sa vie tourne alors autour de son foyer, du Parc St James et des dîners en ville. Elle a peu d'amis et n'aime pas beaucoup ces soirées, mais il fallait recevoir, au cas où ces gens pourraient leur être utiles... De plus en plus malheureuse, elle se résoud à quitter son mari.

« J'étais tout à fait aveugle », reprend-il. Il veut d'abord réagir en force et met en route une procédure de divorce. Mais il commence à prendre conscience du vice de forme qui entachait leur mariage

depuis le début. C'est alors le dangereux enchaînement : solitude, dépression, hôpital...

Néfaste pour la santé

Son appartement se trouve juste en face du centre du Réarmement moral en Angleterre, le théâtre Westminster. Il pense aujourd'hui que ce n'est pas un hasard. Il se met à voir fréquemment un de ses voisins, qui travaille dans ce centre. Cet homme, Andrew, essaie de lui expliquer que Dieu est là pour l'aider – à condition qu'il le veuille – et non pour le punir. Peu à peu, il en vient à accepter cette idée, cherche la foi, va à l'église, étudie la bible. En outre, il fait acte de réparation, chaque fois que c'est possible, pour ses malhonnêtetés passées. « Jour après jour, je prenais le temps de chercher la volonté divine. J'y trouvais courage et inspiration. Je me mis à prier pour retrouver ma femme et mes enfants. »

Un autre ami, Paul, l'encourage à tout faire pour regagner la confiance de Laura. Il lui rend visite à plusieurs reprises, essaie de lui prouver qu'il est conscient des fautes qu'il a commises et qu'il veut sincèrement rétablir la situation, car il se préoccupe vivement de l'effet de leur séparation sur Dymphna et sur Claudio, leur fils. Celui-ci était devenu terriblement colérique, explique Laura. « Même dans un grand magasin, il se roulait par terre et se frappait la tête contre le sol en hurlant. Je ne savais plus comment le prendre. Quant à Dymphna, elle était de plus en plus renfermée. »

« Elle refusait de me reconnaître quand j'allais les voir, rappelle Giulio. Sur les paquets de cigarettes, il est écrit que le tabac est néfaste pour la santé. On devrait aussi prévenir officiellement les gens que la séparation est mauvaise pour la santé des enfants, qu'en fait elle détruit leur personnalité. »

C'est ce facteur qui pousse Laura à revenir auprès de son mari. Tout en trouvant difficile de lui faire confiance,

elle est impressionnée par sa nouvelle humilité. « Il s'est mis à m'apporter des cadeaux et à faire preuve de sollicitude comme jamais auparavant. » Elle ressent pour lui un amour en quelque sorte plus objectif, et moins émotif qu'au début de leur mariage.

Néanmoins, Laura continue de trouver la vie avec Giulio très difficile. « Il était constamment plongé dans sa bible, au point de devenir un maniaque de la religion. » Au bout de trois mois, n'en pouvant plus, elle embarque les enfants dans sa petite voiture et fait une tentative de départ. Mais Giulio les poursuit dans la rue, où éclate une violente dispute. Ils essaient de s'arracher les enfants l'un à l'autre. Ceux-ci hurlent. Laura appelle alors Léone, une autre amie et voisine. Celle-ci les fait entrer chez elle et essaie de les calmer. A son tour elle téléphone à Paul et à sa femme Annejet. Ceux-ci arrivent et Paul parle à Giulio tandis qu'Annejet prend Laura à part.

« Es-tu sûre de ne pas avoir une part de responsabilité dans la rupture », lui demande Annejet, après que Laura lui eut parlé de toutes les fautes de son mari.

« Ne sois pas ridicule », lui répond Laura.

Cette réplique ne l'empêche pas de

prendre peu à peu conscience du fait qu'elle était loin d'être sans torts. « Ce ne fut pas facile de me voir telle que j'étais. J'étais trop passive face au mal. Pour moi, le mariage, c'était le plaisir et l'argent. Dieu ne comptait pas du tout. » Elle décide de démarrer à neuf, sur la base de l'honnêteté, de l'amour, de la pureté, de l'oubli de soi.

Crises et honnêteté

« Depuis, notre vie a bien changé, ajoute Giulio. Nous avons eu un troisième enfant, qui a été le signe de notre nouveau mariage. » Ils admettent qu'ils ont encore des heurts, mais que l'honnêteté et le désintéressement l'un vis-à-vis de l'autre les aident à en parler et à s'en sortir en se pardonnant réciproquement.

De plus, leur expérience leur ouvre les yeux sur les besoins d'autres couples. « A notre façon, nous avons essayé d'aider certains d'entre eux », disent-ils. Ils savent que tous les mariages traversent des crises, mais qu'avec des « facteurs comme celui de l'honnêteté » il peut y avoir une issue. « Par exemple, précise Giulio, si je refuse à ma femme l'achat d'une nouvelle jupe, est-ce parce que je veux me payer quel-

ques bouteilles de plus ? C'est vital, l'honnêteté sur les mobiles ! »

Un client de Giulio qui arrivait chaque fois au salon de coiffure avec une figure un peu plus longue, se met un jour à lui parler de ses disputes avec sa femme. Elle ne le comprenait pas, se plaint-il. Giulio lui suggère alors de faire un premier pas et lui raconte sa propre expérience dans ce domaine. « Je savais qu'il était juif, raconte Giulio. Alors je lui ai proposé de consulter son Dieu. Il a répondu en riant qu'il savait exactement ce que je voulais dire. « Réfléchissez bien pendant que je vous coupe les cheveux, ai-je ajouté. » A la fin, il m'a demandé s'il pouvait téléphoner à sa femme. Ils sont arrivés à régler leur problème immédiat et cela a été le point de départ d'une transformation de leurs rapports. Voilà maintenant un homme qui réfléchit avant d'agir. Il est ravi des résultats. »

Pour les Terzoli, la famille est un pilier de la société. « Si ce pilier tient bon, concluent-ils, la prochaine génération portera de bons fruits. »

Ken Noble

(d'après le périodique
de langue anglaise
New World News)

Immigration (fin)

autorités des deux pays de se concerter régulièrement sur les problèmes d'intérêt commun.

A Lausanne et dans une ou deux autres villes suisses, s'est instituée une Chambre consultative communale où les représentants des communautés immigrées peuvent exprimer leurs vues sur la vie de la commune. C'est certainement une initiative intéressante. Quelle en est la portée réelle ? Il est difficile de le dire.

En revanche, je suis consterné de voir que les assemblées de l'Eglise catholique de Zurich, imitant celles de Lucerne, viennent de refuser le droit de vote ecclésiastique aux étrangers. En principe, s'il y a une notion qui ne devrait pas exister dans l'Eglise, c'est celle d'étranger. Ceci est un reflet des sentiments intimes qui sont dans le cœur des fidèles suisses, les autorités ecclésiastiques ayant sans doute une autre attitude. Je dépends moi-même de la commission catholique pour les étrangers qui émane de la conférence des évêques.

- Quelles sont les principales revendications des immigrés en Suisse ?

M. Brandani, qui a travaillé pendant cinq ans comme saisonnier sur les autoroutes suisses avant de faire venir sa famille, répond sans hésiter : « Une meil-

leure insertion de la seconde génération, une attention plus soutenue aux problèmes scolaires. En plus, l'abolition du statut des saisonniers reste notre revendication première. Nous n'abandonnerons jamais cette bataille-là, même si elle est mise en veilleuse dans le contexte politique actuel.

- Parmi les projets auxquels vous travaillez personnellement, quel est celui qui vous semble le plus utile ?

- Dans une commission à laquelle je siège, nous efforçons de rassembler une documentation sur ce qui se fait conjointement entre Suisses et immigrés. C'est là un projet important car tout dépend de ce qui se passe à la base entre les hommes et entre les communautés.

(Propos recueillis
par Jean-Jacques Odier)

Qu'est-ce qu'un continent ?

Je suis née à Istanbul, à l'extrême bout de l'Europe. Quand je levais les yeux, de ma fenêtre j'apercevais l'Asie. Ma meilleure amie passait tous les matins d'Asie en Europe pour venir à l'école, et tous les soirs elle retournait chez elle, dans son continent différent. Les longs après-midi d'été, quand nous ne savions quoi faire, mon frère et moi, ma mère nous envoyait acheter le pain en Asie.

Je ne me rendis compte de la différence que quand j'étudiais la géographie à l'école. Je fus fascinée de découvrir que je vivais à cheval entre deux continents. L'école m'a donné la conscience des conventions humaines et de leurs limites. Quand j'ai appris la géographie, j'ai perdu mon

innocence et j'ai donné un nom aux continents. J'ai commencé à les distinguer et j'ai compris que quand nous définissons quelque chose, nous créons des différences.

Ma ville était-elle autre, maintenant que je distinguais ses parties ? Les paysages, la mer, étaient-ils moins beaux ? Non. La nature restait impassible devant les appellations que je lui donnais, les saisons se suivaient au même rythme. Ce sont les hommes qui créent les barrières et qui cherchent en eux-mêmes des noms différents. Quand ils les ont trouvés, ils se fabriquent des sentiments pour les justifier.

Tecla Franco, Milan



Notre passion des voyages nous a donné celle de la flotte.

Notre flotte, c'est notre bien le plus précieux. C'est notre fierté. C'est d'elle que dépend efficacité et succès. Et quelle que soit l'importance des investissements en jeu, Swissair n'a jamais changé de cap: avoir en tout temps une flotte composée des meilleurs avions du monde.

Aujourd'hui, les quelque 50 appareils qui la composent proviennent des meilleurs ateliers d'aéronautique. Deux nouvelles unités dès ce printemps: le Boeing 747-357 à pont supérieur allongé qui sera affecté au trafic transatlantique, et l'Airbus A-310-220 pour nos destinations européennes.

Et accueillir à bord des passagers qui partagent notre double passion nous fait doublement plaisir.

swissair 